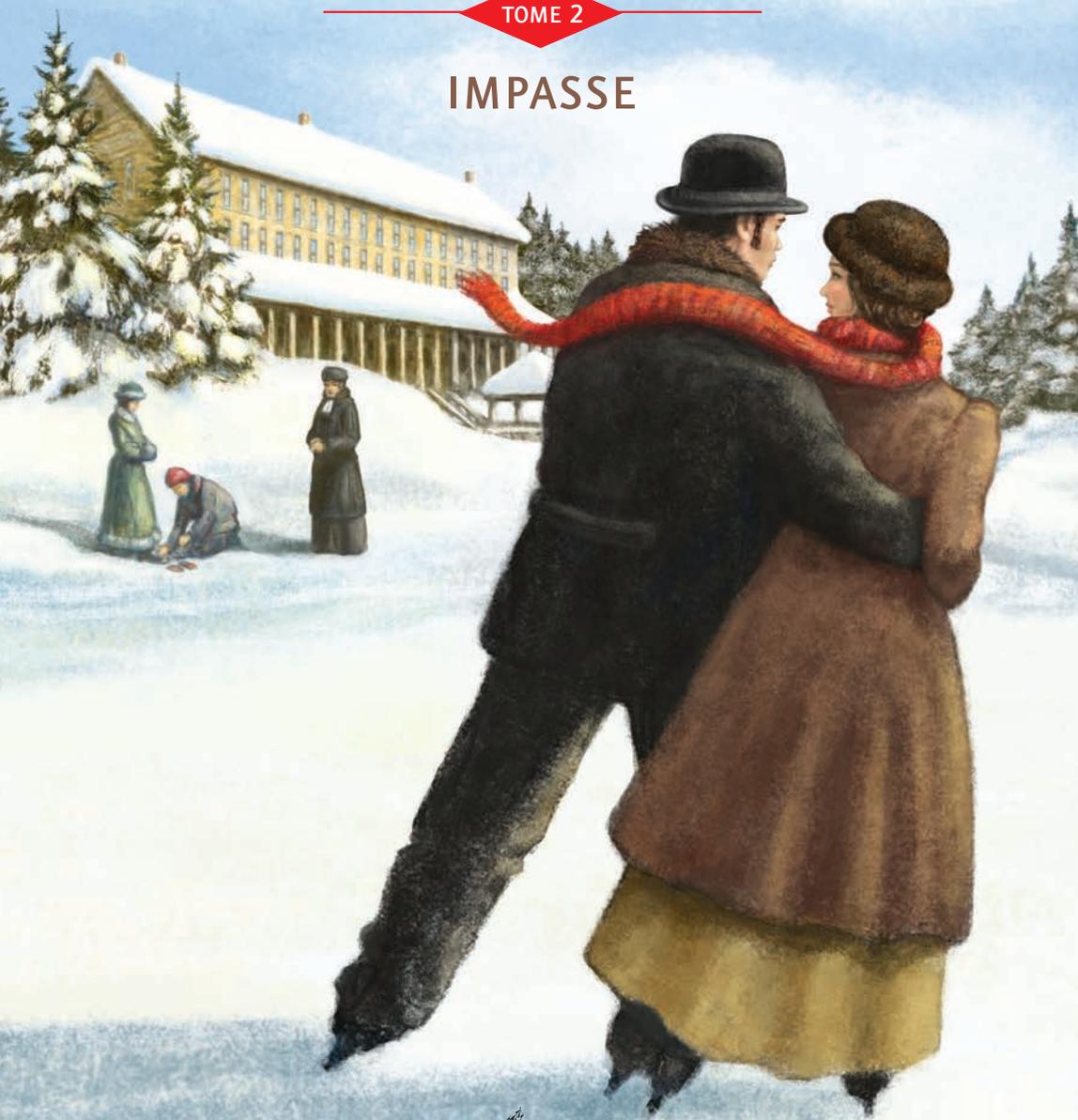


LOUISE LACOURSIÈRE

La Saline

TOME 2

IMPASSE



Libre Expression

LOUISE LACOURSIÈRE

La Saline

TOME 2

IMPASSE

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Saint-Léon-le-Grand, 8 janvier 1891

Les jours commençaient à allonger et, pourtant, il faisait nuit noire quand Antoine se présenta au bureau de poste en cette fin d'après-midi, en quête de sa revue médicale et, qui sait, d'une lettre de Benjamin. Depuis le départ précipité de son ami pour Montréal, trois semaines auparavant, il n'en avait eu aucune nouvelle.

Occupée à épousseter des étagères, Rosanne sursauta à son arrivée.

— Antoine ! Quelle belle surprise !

Tout en s'enquérant des autres membres de la famille Peltier, la postière s'affaira à vider le casier du médecin.

— T'es populaire ces temps-ci ! En plus de ta revue, tu as trois lettres de Montréal !

« L'une d'elles doit être de Benjamin », songea-t-il, réjoui.

— Ton oncle t'a écrit. Celle-là te vient d'un docteur.

Antoine correspondait en effet avec l'un des superviseurs de son internat. Ses conseils et ses avis lui étaient toujours d'une grande utilité.

Rosanne cacha le coin supérieur gauche de la troisième enveloppe. Un sourire narquois éclairait son visage.

— Celle-ci t'intéressera davantage. Celui, ou plutôt... celle qui te l'a envoyée l'a fait en recommandé. Hum... comment réagirait Mathilde si elle savait ça ?... dit-elle, un brin d'ironie dans la voix.

Antoine avait finalement tranché. Après une longue et douloureuse réflexion, il avait demandé la main de Mathilde le soir

du Premier de l'an, et Baptiste Philibert s'était empressé de la lui accorder. Mathilde... Si mignonne, si dévouée. Celle en qui il avait une entière confiance. Il n'en était pas de même avec Judy ! Si elle lui avait caché l'existence d'un mari, de quelles autres duperies serait-elle capable ?

Mathilde la douce, la fidèle...

Pourquoi éprouvait-il ce malaise en songeant à sa future femme ? Non, sa décision était la bonne.

Sans quitter Antoine des yeux, Rosanne leva la main, et il put enfin lire les coordonnées de l'expéditeur.

Au premier coup d'œil, Antoine reconnut l'écriture de Judy. Il demeura impassible. Pour sa part, Rosanne, qui croyait l'embarasser, cacha mal sa déception.

L'air goguenard, Antoine refusait de s'en laisser imposer.

— La curiosité est un vilain défaut, Rosanne.

— Pour récupérer cette lettre, tu dois signer ici, ajouta-t-elle en lui tendant un cahier.

Il s'exécuta, puis, sur un ton qu'il voulait enjoué, déclara :

— Bonne fin de journée, Rosanne ! N'oublie pas de transmettre mes salutations et mes meilleurs vœux de bonne année à ton mari.

Le courrier sous le bras, il se hâta de sortir.

Le cœur battant, il s'apprêtait à remonter dans son traîneau quand Édouardina, la femme du forgeron, le héla.

— Docteur ! Docteur !

— J'arrive, Édouardina.

À regret, il glissa sa correspondance sous une peau de castor à l'avant de son véhicule, saisit sa trousse, puis tapota le flanc de la Grisette. Il devrait encore patienter avant de prendre connaissance de cette lettre inattendue.

Les vitres embuées de la maison surchauffée laissaient filtrer une lumière vacillante. Surexcités, des enfants couraient d'un bout à l'autre du corridor.

— Pendant les deux semaines qui ont suivi l'opération d'Hector, je les maintenais presque attachés pour qu'ils ne fassent

pas de bruit, expliqua Édouardina. Les plus grands ont recommencé l'école hier et j'ai occupé les plus jeunes avec les catalogues Eaton. Mais aujourd'hui, j'ai relâché la discipline parce que j'en avais plein les bras. Hector est découragé en ce moment. Si vous saviez comme il a souvent besoin de moi !

Antoine fit rapidement le compte : trois semaines s'étaient écoulées depuis l'amputation de la jambe d'Hector. La première semaine, il l'avait visité chaque jour, la deuxième, tous les deux jours, et, pendant le mois à venir, il se proposait de l'examiner au moins deux fois par semaine. La blessure guérissait bien et l'infection l'avait épargnée. Frêle, en apparence, Hector était doté d'une puissante constitution, en grande partie responsable de son rétablissement plus rapide que la normale.

Édouardina ordonna aux enfants de ne pas quitter la cuisine.

— Parlez un peu moins fort, là, sinon le docteur ne sera même pas capable de comprendre ce que je lui dis.

Elle se tourna vers Antoine.

— Suivez-moi, docteur. J'ai passé la moitié de la nuit assise sur une chaise à côté de lui tant il était agité.

Antoine s'efforça d'oublier la lettre de Judy. Que lui voulait-elle ? Dans une missive laconique acheminée deux jours avant Noël, il lui avait annoncé ses fiançailles, sans trop de ménagement. Après tout, elle l'avait trompé. Elle avait abusé de sa crédulité ! En agissant de la sorte, il avait espéré un exorcisme. Pour ne pas éveiller les soupçons de Rosanne, il avait même effectué son envoi de Louiseville.

Édouardina le ramena à son présent.

— Docteur... Qu'est-ce que vous répondez à ça ?

Il se rendit compte qu'il n'avait rien compris à sa question. Il s'excusa et la pria de répéter.

— Je vous disais : Hé ! que vous êtes un bon docteur ! Avec tout ce que vous avez fait pour Hector, notre dette a dû pas mal grimper.

— Ne pensez pas à cela, Édouardina. Quand votre mari reviendra à la forge, j'aurai plusieurs mandats à lui confier. On

avait opté pour le troc. On ne changera pas notre façon de faire parce que la balance penche de l'autre bord.

— Êtes-vous sûr qu'il reprendra son travail ?

— Vous le verrez dans sa boutique avant le début de l'été.

À l'arrivée d'Antoine, Hector ouvrit un œil et poussa un soupir.

— Ah ! C'est vous, docteur. Il me semble que je suis cloué à ce lit depuis une éternité ! Je vas-tu en sortir un jour, bout de crisse ?

— Avec la volonté que je vous connais, c'est sûr que vous allez vous en sortir ! Voyons voir votre plaie.

— Ma plaie ? Vous voulez dire mon moignon ! Je n'ai plus ma jambe et j'ai mal au pied, comprenez-vous ça ?

— C'est normal, Hector. Le nerf de votre pied existe encore et c'est lui qui ressent la douleur.

— En tous les cas, c'est bien achalant.

Antoine souleva un coin du pansement. Aucun suintement. La longue suture guérissait à merveille. Le Dr Lebel serait heureux des résultats de leur intervention. Tous deux avaient fait du bon travail.

— Au rythme où va la cicatrisation, vous étrennerez votre orthèse à la fin d'avril ou au début de mai.

— Là, docteur, je me fais du mauvais sang bien plus pour ma forge que pour mon orthèse. Lucien Boucher est en train de me voler mes clients.

Antoine aussi avait entendu dire que, au bout du rang Barthélemy, l'autre forgeron de Saint-Léon avait fait des affaires en or au cours des dernières semaines.

— Dès que vous aurez repris le travail, vos clients vous reviendront tous.

— Reprendre le travail, bout de crisse... Pourvu que vous disiez vrai !

— Donnez-vous la chance d'appriivoiser votre orthèse. Au plus tard en mai, votre fourneau chauffera à plein régime... Si je diminuais la quantité de vos médicaments d'une dose, croyez-vous que la douleur serait supportable ?

— Oui, oui ! J'ai hâte de retrouver mes esprits. Là, je me sens dans la brume les trois quarts du temps.

Hector ferma les yeux et secoua la tête.

— Vous m'avez sauvé la vie... Mais je me demande, docteur, si vous avez bien fait...

Antoine lui tapota l'épaule.

— C'est sûr que ce n'est pas facile, Hector... Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est d'envisager un jour après l'autre. Au moins, vous êtes bien entouré et vous guérissez bien.

— Pour être bien entouré, vous avez raison, je suis bien entouré. Mon Édouardina est aux petits soins avec moi. Je ne suis pas toujours de bonne humeur, docteur, mais elle, elle est patiente comme rare. Je ne peux pas croire que je suis devenu un fardeau pour elle... en plus de nos onze enfants, bout de crisse. Je ne sais pas comment on va s'en sortir. C'est tellement dur à prendre !

Des larmes roulaient sur ses joues creuses.

Antoine s'assit sur l'unique chaise de la chambre. Rien d'autre ne comptait pour lui en cet instant que la détresse d'Hector. Pourtant, aucune parole réconfortante ne lui venait à l'esprit.

Après plusieurs minutes de silence, son regard croisa celui de son malade, qui frappa le bord du lit du plat de sa main.

— Bout de crisse, docteur, j'vas-tu rester de même longtemps ?

Soudain, une idée s'imposa à Antoine. Alfred, son jeune frère, remplaçait encore son grand-père à la cordonnerie. Toujours en convalescence à la suite de son opération de la cataracte, ce dernier tolérait mal l'oisiveté. Pourquoi ne pas le mettre en contact avec le forgeron ?

— Hector, je vous ai prédit qu'au début du mois de mai votre marteau résonnerait de nouveau sur votre enclume...

Son patient le fixait, muet et incrédule. Le médecin se permit un petit mensonge.

— Pas plus tard qu'hier, j'ai discuté de votre cas avec mon grand-père. Il m'affirme qu'il serait capable de vous fabriquer une

forme de pied en bois entièrement dissimulé dans une chaussure montante en cuir souple. Après tout, il est bottier en plus de cor-donnier. À soixante-dix ans, il est moins rapide qu'avant, mais toujours aussi habile, ça je peux vous l'assurer. Que diriez-vous s'il venait prendre vos mesures demain ?

Un projet, même petit, voilà ce qu'il fallait pour apaiser le tourment d'Hector.

— Laissez-moi penser à ça...

— Pour ma part, je reviens vous voir dimanche. D'ici là, ne perdez pas courage !

Dans la cuisine, les enfants babillaient avec animation, en attente du repas qu'Édouardina s'apprêtait à leur servir.

— De la soupe aux pois, docteur ?

— Non, merci, Édouardina. Je dois retourner à mon cabinet. Le regard éteint de la femme l'étonna.

— Vous ne me cachez pas quelque chose, vous ?

Édouardina étouffa un sanglot.

— Notre douzième est en route. Je ne comprends pas, j'allaite encore Antoinette... Je n'ai rien dit à Hector. Vous avez dû voir qu'il n'en menait pas large. On en voulait douze, vous vous rappelez ? On parlait de même avant l'accident d'Hector. Mais asteure... Comment on va faire ?

— Vous avez besoin de quelqu'un, au moins pendant qu'Hector est alité ! N'avez-vous pas une parente, une amie qui pourrait vous aider ?

— Je ne sais pas, je ne pense pas... Tout le monde est si occupé.

Édouardina possédait une force de caractère remarquable. La manière dont elle avait pris en charge et soigné son Hector, en plus de ses onze petits, ne cessait d'impressionner Antoine, mais, à cet instant, sa vulnérabilité faisait peine à voir.

— Passez à mon cabinet dès que possible. Je vous examinerai.



Dès qu'Antoine regagna sa voiture, il palpa son courrier sous la peau de castor et résolut de patienter jusqu'à son cabinet pour en prendre connaissance. L'intensité de son émoi le déstabilisa. Pourtant, il avait cru tourner la page sans appel en rédigeant sa lettre d'adieu. Que lui voulait-elle, bon sang ? Plus que quelques minutes et il serait fixé.

Une lampe brillait à la fenêtre de la salle d'attente où une ombre se profila. Qui se permettait d'entrer chez lui en son absence ?

Dès qu'il poussa la porte, Mathilde vint à sa rencontre et lui fit une petite révérence taquine.

— Vous aviez oublié ?

— Oublié quoi ? demanda-t-il, un peu brusque.

— Oh ! Antoine ! N'aviez-vous pas accepté mon offre que je vous prépare, chaque jeudi après-midi, vos médicaments de la semaine ?

— Et nous sommes jeudi ?

Mathilde observa son fiancé avec inquiétude.

— Vous sentez-vous bien, Antoine ?

Une voix impatiente retentit.

— Mathilde ! Je fais quoi maintenant avec les bouteilles ?

Antoine interrogea Mathilde du regard.

— Cécile m'accompagne.

Puisqu'il aurait été malséant qu'elle soit seule avec son cavalier, sa mère avait exigé que sa sœur la chaperonne.

— Antoine est ici, Cécile. Viens lui dire bonjour.

La jeune fille arriva en coup de vent, salua son futur beau-frère et retourna aussitôt à la cuisine.

À n'en pas douter, Cécile éprouvait de sérieux problèmes de croissance. À douze ans, elle avait la taille d'un enfant de sept ans, tout au plus. Antoine se promit d'examiner son cas. Il soupçonnait une certaine forme de rachitisme, même si ses proportions étaient harmonieuses.

Quant à Mathilde, elle ne quittait pas Antoine des yeux.

— Vous me semblez pâle, mon ami. Que se passe-t-il ?

La sollicitude de sa fiancée l'ébranla. Mathilde se préoccupait de lui, elle se dévouait à son service, et lui ? Il mourait d'envie de connaître les pensées d'une autre femme. Une attitude d'hypocrite.

— Tout va bien, Mathilde. Peut-être un peu de fatigue...

— Je retourne à mon ouvrage. J'ai presque terminé, mais si je peux encore vous être utile, n'hésitez pas à me le dire.

Dès qu'elle sortit de la pièce, Antoine s'empressa de gagner son cabinet et de cacher la lettre de Judy dans le premier tiroir du bureau. À peine une semaine après ses fiançailles, le voilà qui usait de dissimulation.

Le temps s'écoulait au compte-gouttes. Interminable, cette préparation de médicaments... Les nouvelles de son oncle lui changèrent quelque peu les idées. Ce dernier le remerciait de leur avoir recommandé Benjamin.

Sa présence a égayé le Noël d'Elizabeth et le mien, surtout que cette année, comme tu le sais, nous n'avons pu venir à Saint-Léon à cause de l'entorse d'Elizabeth. Un début de plébite a aggravé son état. Mais ne t'inquiète pas. Tout est revenu à la normale.

Ainsi, Benjamin avait donné suite à sa suggestion d'entrer en contact avec sa tante et son oncle. Un petit bout de papier remis à la sauvette avant l'embarquement de Benjamin pour Montréal allait peut-être lui donner une nouvelle raison de vivre, d'autant que Barnabé Lanthier avait parlé de Benjamin au directeur de *La Minerve* qui se cherchait justement un correcteur.

Après seulement quelques jours de travail, ton ami s'est déjà distingué. J'ai bon espoir qu'il fera son nid à La Minerve.

Et toi, mon cher Antoine, comment ça se passe de ton côté ? Je te rappelle que tu es toujours le bienvenu dans notre maison. Viens donc nous voir. Tu nous manques !

Mathilde frappa au cadrage de la porte.

— Nous avons terminé, Antoine. Je dois vous avouer que j'adore ce travail ! J'ai déjà hâte à jeudi prochain !

Antoine l'aïda à revêtir son manteau.

— Je vous remercie, toutes les deux. Vous me rendez un fier service. On se retrouve tout à l'heure, Mathilde ? J'arriverai chez vous vers les sept heures.



Aussitôt qu'il les vit entrer dans leur maison, il réintégra en vitesse son bureau et décacheta enfin la fameuse lettre.

Il n'en crut pas ses yeux. Judy l'implorait de la rencontrer dans l'après-midi du vendredi 9 janvier à la gare de Louiseville. Le feuillet, couvert d'une écriture soignée toute en boucles, tremblait entre ses mains moites.

Antoine relut la missive. Pourquoi ne faisait-elle aucune mention de sa lettre à lui ?

— Mais, le 9 janvier... c'est demain ! s'écria-t-il, affolé.

Non ! Il n'irait pas. Il était hors de question qu'il la revoie. Il voulait regarder Mathilde dans les yeux, ce soir.

Seul l'hiver offrait des ciels aussi bleus. La neige éblouissait. Ça et là, de petits monticules formés par les vents brisaient la monotonie des champs qui s'étiraient à perte de vue jusqu'aux premiers contreforts des Laurentides visibles à l'horizon. Aveuglé par tant d'éclat, Antoine plissa les yeux.

Après une tempête, les responsables de la voirie assuraient l'ouverture des chemins afin de rendre la circulation moins périlleuse. Depuis Saint-Léon, il suivait deux chevaux attelés à des rouleaux placés côte à côte et arrimés, à l'avant, à une paire de skis. La neige ainsi compactée offrait une surface plus sûre aux traîneaux. Plus l'hiver passait, plus le niveau de la route s'élevait. À l'intersection du rang Barthélémy, les employés de la voirie bifurquèrent vers Saint-Paulin, et Antoine, en direction de Louiseville.

Contrairement à ses habitudes, la Grisette se faisait prier pour avancer.

— Un petit effort, ma belle ! On nous espère !

La jument savait-elle qu'il ne devait pas aller à ce rendez-vous ? Déchiré entre le désir de revoir Judy et celui de la rayer de son existence une fois pour toutes, il avait attendu l'heure limite pour quitter le cabinet. Sous une impulsion qu'il regretterait peut-être toute sa vie, il avait griffonné sur une feuille d'ordonnance « Pas de bureau ce soir », l'avait affichée dans la vitre de la porte d'entrée, puis s'était enfui comme un voleur.

Qu'auraient-ils à se dire ? La dernière fois qu'il s'était trouvé en présence de Judy, elle se tenait penaud non loin de son mari,

un mari prêt à le tuer. Quel choc il avait encaissé ! Sa bien-aimée, non pas veuve comme elle le lui avait affirmé, mais bel et bien mariée. Jamais il n'aurait cru qu'une émotion pût broyer son cœur de la sorte.

Et Mathilde ? Il lui devait fidélité maintenant ! Quant à Judy, elle lui devait une explication.

— Allez, la Grisette ! Hue !

Déjà le croisement avec la rue Saint-Laurent ? Dans un état second, il parcourut les derniers kilomètres le séparant de la station de chemin de fer.

Quelques chevaux avaient été attachés à une clôture de perches, entre la route et la bâtisse en brique. Il immobilisa sa jument entre deux percherons pour qu'elle ressente leur chaleur bienfaisante. S'il avait eu l'intention de passer plus de temps à la gare, il aurait loué une des stalles à proximité, mises à la disposition des voyageurs, mais il se contenta de jeter une couverture sur le dos de la Grisette.

— Souhaite-moi « Bon courage », lui chuchota-t-il à l'oreille. J'en ai bien besoin !

À peine eut-il ouvert la porte de la station qu'il fut secoué par un frisson. Pas de froid ! D'émotion. Ses yeux ne la voyaient pas, mais sa présence remplissait la salle. Il l'avait reconnue avant même de l'apercevoir, assise sur un banc, dos à lui. Seule Judy O'Shaughnessy avait ce port de tête altier.

Aussitôt, elle se tourna vers lui, comme s'il l'avait appelée à voix haute. Pourtant, pas un mot n'avait franchi ses lèvres. Immobiles, ils se noyaient dans le regard l'un de l'autre. Antoine se laissa gagner par la magie du moment. Mieux, il se donna la permission de savourer l'instant, sans se tancer, sans se dire qu'il n'était pas raisonnable.

D'un geste de la main, Judy l'invita à s'approcher. Tiré de sa torpeur, il se dirigea vers elle.

— Je suis heureuse que vous soyez là, Antoine. Merci d'être venu.

Elle tapota le banc et le pria de s'asseoir.

— Vous avez fait bon voyage ? demanda-t-il, intimidé.

Incapable de soutenir ce regard turquoise, Antoine fixa le plancher. Un rayon de soleil dansait à leurs pieds. Doux présage ?

Il releva la tête et constata, étonné, que la gare était bondée alors qu'il n'avait remarqué que Judy à son arrivée. Des hommes bruyants s'apprêtaient à sortir. On venait d'annoncer le départ du dernier train en partance pour Québec.

— J'avais tellement hâte de vous revoir, Antoine ! Depuis notre séparation, les secondes m'ont paru des jours ! Ça fait quatre mois qu'on s'est quittés, Antoine, quatre longs mois.

Rien dans son discours ou dans son expression ne trahissait son désarroi ou sa peine de savoir Antoine lié à une autre femme. Bien plus, elle resplendissait de bonheur.

Saisi d'un doute, Antoine lui demanda si elle avait reçu sa lettre.

— Une lettre ? Mais quelle lettre, Antoine ? Vous m'aviez aussi écrit ? s'exclama-t-elle en se tournant vers lui.

Sous son manteau entrouvert, Judy portait une robe de lainage rose pêche agrémentée d'un léger décolleté qui laissait deviner la naissance de ses seins. Une main sur le cœur, elle poursuivit :

— Que me racontiez-vous dans cette lettre ? Étiez-vous convaincu, comme moi, que l'on se retrouverait ? Nous sommes faits l'un pour l'autre, Antoine. Je l'ai senti dès notre première rencontre ! Si vous saviez comme j'ai attendu ce moment !

Ce mensonge, elle l'avait préparé avec soin. Oui, elle l'avait bien reçue, cette lettre lapidaire dans laquelle il lui apprenait ses fiançailles. Une lettre sèche, désincarnée, où n'apparaissaient ni réconfort ni affection. Elle se revit, tremblante, désespérée, dans un état de total déni. Avec une autre femme ? Ce ne pouvait être. Il lui avait fallu un certain temps avant de concevoir ce plan où elle risquerait le tout pour le tout dans l'espoir de le reconquérir. Elle s'était persuadée que, s'ils se rencontraient, si elle était en mesure de lui parler, de le toucher, il redeviendrait son homme.

Elle enserra de ses longs doigts la main d'Antoine, galvanisé et terrorisé tout à la fois. Comment se sortirait-il d'un tel imbroglio ?

Une voix forte informa les voyageurs du départ imminent du train pour Montréal.

— Aucun autre avant demain après-midi, susurra Judy.
Le ton suggestif le mit au supplice.

— Nous poursuivons ce que nous avons si bien amorcé à La Saline. Pourquoi ne pas reprendre cette conversation ailleurs ?

Conversation ? Il semblait à Antoine n'avoir prononcé que deux mots.

— Je loge à l'hôtel Mineau ce soir. C'est là que, au printemps dernier, j'ai attendu la diligence qui m'a amenée à La Saline. Venez. Dans leur salon, nous serons plus à l'aise pour discuter.

Toute la rancœur d'Antoine s'était évanouie. Il n'avait plus qu'un désir.

— Allons-y, acquiesça-t-il, saisissant les bagages.

La Grisette n'avait pas eu le temps de se réchauffer quand il l'arrêta devant l'hôtel Mineau.

— Le soleil disparaîtra bientôt et la température chutera. Je vous conseille de laisser votre jument à l'écurie. Je vous attendrai à l'entrée du salon.

Antoine savait qu'il ne devait pas être là. Pourtant, sans soulever d'objections, il gara sa voiture et rejoignit Judy à l'endroit convenu. Il suspendit son manteau à une patère et commanda deux brandys en dépit de l'interdiction de Mgr Laflèche de consommer ou de vendre des boissons alcoolisées dans tout le diocèse. Les dirigeants de l'hôtel Mineau gardaient leur réserve dans une grande armoire au fond de la pièce.

Il préféra s'asseoir en face de Judy plutôt qu'à ses côtés. Cette petite distance faciliterait son départ.

— Demeurez-vous à Montréal ou à Boston, en ce moment ?

— À Montréal. Je ne suis pas retournée à Boston depuis les obsèques. Cette ville a été ma prison. J'y ai connu l'enfer, rien de moins, Antoine. Dorénavant, je n'y irai que pour rendre visite à ma famille.

Obsèques. Les obsèques d'un mari encore bien vivant à l'époque de leurs amours. Voilà que l'amertume le rattrapait.

— Vous êtes avare de paroles, Antoine. Cela ne vous ressemble pas.

Elle croisa les jambes et laissa entrevoir une délicate cheville. Il n'en fallut pas plus pour museler l'aigreur d'Antoine. De nouveau envoûté, il imaginait Judy dans ses bras. Elle devina son trouble et, sans plus attendre, lui proposa de monter à la chambre. Il ne manifesta aucune résistance, comme si la suite allait de soi.

Depuis le temps qu'elle rêvait de leurs retrouvailles ! La conversation serait plus aisée sur l'oreiller. Une vague de souvenirs enivrants la submergea.

Antoine porta sur son bras leurs manteaux empilés. La fourrure au collet de celui de Judy lui caressa la main.

Chaque marche émit une plainte, alors qu'il aspirait à la discrétion. Le bruit de la clé dans la serrure lui parut disproportionné.

Le lainage de la robe moulait le corps de Judy. Indifférent à la rusticité de la chambre, Antoine ferma les yeux. L'angora si doux au toucher l'effleura, puis un parfum familial l'enveloppa. Judy saisit son bras et l'entraîna vers le lit.

Leurs bouches, leurs mains, leurs jambes s'emmêlèrent avec une telle ardeur qu'il en eut le souffle coupé. Ils se retrouvèrent bientôt peau à peau sous les draps.

La passion dictait leurs gestes, et leurs corps, euphoriques, s'en délectaient. Ils répétaient les mêmes caresses que dans la tente d'Alanis et, malgré tout, chacune d'elles leur parut nouvelle.

Judy s'assit sur le ventre d'Antoine, remonta les couvertures sur ses épaules et, du bout des doigts, effleura le contour du visage tant aimé, les joues, les ailes de son nez, les paupières.

— Enfin ! Vous êtes là, cher Antoine. Comme j'ai attendu ce moment !

Les caresses de Judy le magnétisaient. Même si sa passivité le rendait mal à l'aise, il ne fit rien pour reprendre l'initiative. Oh ! Comme elle sentait bon !

De ses longs cheveux dénoués, elle caressa sa poitrine, encore et encore. Les mamelons d'Antoine se dressèrent. Il s'étonna que cette partie de son anatomie puisse être aussi réceptive.

Doucement, Judy se laissa glisser sur lui, posa la tête sur son ventre et enserra son bassin.

« Oh ! Bon sang ! Mais que fait-elle ? » se dit Antoine, subjugué.

Judy saisit son membre gonflé et le porta à ses lèvres. L'effet fut fulgurant. Avec une infinie lenteur, elle le lécha, puis répéta le geste avec délectation.

Juste avant l'explosion, Antoine la fit basculer, lui caressa le dos, arqué par l'attente, puis les cuisses chaudes, soyeuses. Elle les écarta, accueillante. Éperdu, il la pénétra. Judy enroula les jambes autour des hanches de son homme, qui se redressa. De ses mains puissantes, il soutint les fesses de son amante. Judy ne quittait pas du regard le visage chéri, métamorphosé par la volupté.

La conscience d'Antoine choisit ce moment inopportun pour se manifester. À sa fougue impétueuse succéda une angoisse paralysante. Il avait planifié de rompre définitivement avec cette femme, de lui faire ses adieux, et voilà qu'il était nu sur elle.

Mathilde ! Si elle savait ! Si elle le voyait ! Non ! Il lui tairait cet égarement. Omission n'était pas mensonge.

Pourquoi alors avait-il considéré le fait que Judy lui ait caché sa situation maritale comme une trahison ? Son silence à elle relevait de la félonie. Le sien, du désir de protéger Mathilde d'une souffrance inutile... Deux poids, deux mesures. Plus son dialogue intérieur s'intensifiait, plus sa conscience le malmenait.

Un froid glacial régnait dans la pièce. Les flammes dans l'âtre se mouraient.

À deux mains, il saisit la tête de Judy.

— Je ne devrais pas être là, et vous non plus !

Elle le regarda, soudain inquiète.

— Vous ai-je blessé ?

— Rhabillons-nous, j'attise le feu.

Devant une Judy interloquée, Antoine rassembla ses vêtements éparpillés. Telle une automate, Judy fit de même. Une atmosphère oppressante s'installa. Elle se mit à arpenter la pièce.

Réprimant un sanglot, elle articula avec difficulté :

— Me direz-vous enfin ce qui se passe ?

Il eut soudain pitié d'elle.

— Assoyez-vous, Judy.

À voix basse, il lui confia d'abord son déchirement lorsqu'il s'était retrouvé en présence de son mari, son désarroi, sa révolte, sa dépression.

— Antoine, vous me décrivez là, point par point, ou presque, les sentiments que j'ai éprouvés après notre séparation. Si vous saviez comme je vous comprends ! Je suis désolée de vous avoir imposé toute cette souffrance. Je vous implore de me pardonner ! Je vous aime, Antoine !

— Il est trop tard, Judy.

— Non ! Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle, consternée.

Des pas précipités dans le corridor se rapprochèrent. On frappa.

— Madame ! Madame ! Avez-vous besoin d'aide ?

Se ressaisissant, Judy rassura l'homme derrière la porte close, puis d'une voix étouffée, mais énergique, exigea une explication.

Antoine lâcha prise. En bref, il lui raconta sa rencontre avec Mathilde, puis son désir de partager sa vie avec elle.

Judy se roula en boule sur le lit. Elle pleurait maintenant sans retenue.

— Oh ! Antoine ! Votre décision est-elle irrévocable ?

Il faillit lui répondre : « Je ne sais pas, je ne sais plus où j'en suis. »

Pourtant, d'une voix sans timbre, il laissa tomber :

— Oui, Judy. Ma décision est irrévocable.

Elle couvrit son visage de ses mains et souffla :

— Partez, Antoine.

Que pouvait-il ajouter sans la meurtrir davantage ? Accablé, il se leva et saisit son manteau. Le chagrin de cette femme, qu'il

avait voulu faire sienne quelques mois auparavant, l'écrasait. Il sortit sans bruit.



Il était près de minuit quand il franchit le seuil de sa maison. Le froid humide le transperça. Sans enlever son pardessus, il se rendit à la cuisine, tisonna les cendres du poêle, les recouvrit de quelques morceaux de petit bois en travers, puis y déposa une bûche. Une intense fatigue le saisit. Pourvu que le feu reprenne de lui-même. Il n'avait plus la force de le ranimer.

Plusieurs bouteilles et contenants jonchaient la table. Il était parti avec tant de précipitation qu'il ne les avait pas rangés. Ça attendrait au lendemain.

Exténué, il monta à sa chambre, n'enleva que son manteau et se glissa sous les couvertures.

Comme il avait été facile de juger le mensonge de Judy ! Et lui, une semaine après ses fiançailles, il dissimulait déjà un lourd secret. La veille encore, sa perception de l'honnêteté se faisait en noir et blanc. Désormais, il la voyait à travers de multiples nuances de grisé.

Pour le bien de Mathilde, il lui tairait les événements de cette journée. À cet instant, il s'investit d'une mission : celle de la protéger, toujours.



SAINT-LÉON-LE-GRAND, 1891. Le Dr Antoine Peltier est toujours apprécié des villageois, ainsi que des clients fortunés de l'hôtel La Saline. Il fréquente la timide Mathilde, qui le seconde avec dévouement à son cabinet. Il est toutefois hanté par le souvenir de Judy, la ravissante Bostonnaise, mais jamais il ne lui pardonnera de lui avoir menti sur son statut marital. Judy va tenter le tout pour le tout afin de se réconcilier avec le jeune médecin. Y parviendra-t-elle, alors qu'Antoine vient tout juste de demander la main de Mathilde ?

De son côté, Benjamin, l'ami d'enfance d'Antoine, vit dorénavant à Montréal et tente de renier son homosexualité. Les embûches se multiplient.

Dans *Impasse*, le deuxième tome de la trilogie *La Saline*, on retrouve les attachants personnages d'*Imposture* et leur vie quotidienne, riche en rebondissements.



Louise Lacoursière s'est fait connaître d'un vaste lectorat avec sa trilogie ayant pour héroïne la philanthrope américaine Anne Stillman McCormick, qui lui a valu plusieurs honneurs et prix littéraires. Depuis 2002, elle se consacre à sa carrière de romancière et à l'animation culturelle. La saga historique *La Saline* évolue dans le Québec de la fin du XIX^e siècle.